



Musique événement

Plastique parfaite, tenues futuristes et délirantes, Lady Gaga s'est créé un personnage qui n'a parfois plus rien d'humain. Qui est réellement la jeune fille qui se cache derrière cette créature ?

Fille à papa

Stefani Germanotta (son vrai nom) est née à New York en 1986. Un père informaticien, une mère dans les télécoms, elle fait sa scolarité chez les bonnes sœurs. Très tôt, elle se met au piano et collectionne les meilleures notes. Pour financer son rêve (devenir une star), elle est serveuse, chanteuse dans des pianos-bars et... strip-teaseuse, ce qui ne plaît pas du tout à son papa (photo). Celui-ci ne lui adresse plus la parole jusqu'à ce qu'elle décroche, à 21 ans, son premier contrat avec une maison de disques. Elle se rebaptise alors Lady Gaga, en référence à la chanson de Queen "Radio Ga Ga". Malgré ce changement de nom, Stefi ne renie pas sa famille. Dans les interviews, elle cite très souvent ses parents : "Parfois, je les appelle et leur demande pardon pour tout ce cirque médiatique. Je resterai toujours leur petite fille." Pas si rebelle, la Gaga...



Qui est LADY

Ex-complexée

Ado, la petite Stefani a des kilos en trop et un nez qu'elle trouve trop gros. Ses camarades se moquent de sa taille (1m60), de ses ambitions artistiques et de sa poitrine généreuse (au lycée, on la surnomme *Big boobs*, "gros nichons"). "Je me suis toujours sentie comme une anomalie un peu monstrueuse", confie-t-elle. Vers 20 ans, quand elle se lance dans la musique, on ne la juge pas assez jolie, pas assez douée, pas assez stylée. Des critiques dont elle a souffert, avant d'en faire une force : intitulée *The Monster Ball*, "Le bal des monstres", sa tournée entend célébrer tous ceux qui sortent de la norme et tout ce dont chacun de nous peut avoir honte.

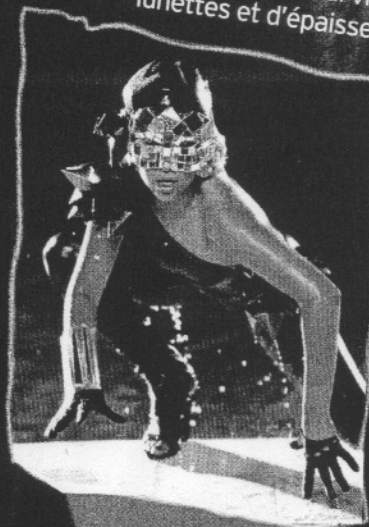


© S. POPPEL/USUAL PRESS AGENCY - AUTRES PHOTOS : DR

Vraiment GAGA

Extraterrestre ?

Dans ses clips et sur scène, la chanteuse affiche un corps aussi bidon que celui des filles des magazines, retouché à l'ordinateur. Elle porte des lunettes et des masques impossibles, change de tenues toutes les cinq minutes, meurt et ressuscite aussi vite. Lady Gaga est-elle humaine ? Les rares journalistes qui l'ont approchée n'ont jamais vu son vrai visage, toujours dissimulé derrière d'énormes lunettes et d'épaisses couches de maquillage. Tous affirment qu'elle a une voix proche de celle d'un robot quand elle ne chante pas... Le mutant créé par Stefani Germanotta pour envoûter la planète pop flanquerait presque la trouille s'il n'était pas si manifestement commercial. À notre avis, cette surenchère plombe de plus en plus souvent la musique de la Lady.



Pro du marketing

Pour éviter qu'on ne la confonde avec Amy Winehouse, elle se teint en blonde. Pour séduire les producteurs, elle troque ses sweats informes, après avoir maigri, contre des jupes ultracourtes. Pour passer à la radio, elle cesse de composer du rock (qu'elle aime vraiment) et se jette à corps perdu dans la dance (c'est plus vendeur). Pour faire la une des journaux, elle lance des rumeurs sur sa sexualité, se dit à la fois femme et homme, balance des phrases choc, du style "Je tuerais pour obtenir ce qu'il me faut". Lady Gaga s'est forgé sa propre légende, inspirée de l'artiste américain Andy Warhol, pour qui la célébrité est une œuvre d'art en soi. À 24 ans, elle a déjà tout compris au star system, prête à tout pour y briller. Quitte à oublier qui elle est réellement...



En concert à Bercy, à Paris, les 22 et 23 octobre

DES PERDANTS OU MAUVAIS

Géo Ado, n°66, été 2008.

**A voir Marla Runyan,
impossible de deviner
qu'elle se bat contre
un terrible handicap...**

bord de la piste. Son pas est hésitant, ses gestes lents. Son regard se noie dans l'immensité du stade, comme perdu face à l'événement. Même si elle n'a pas gagné, c'est bien elle qui a réalisé le plus grand exploit de cette course. Elle a vaincu son handicap. Marla Runyan est aveugle. C'est à 9 ans, alors que sa vue baisse dramatiquement, que les médecins découvrent le mal dont elle est atteinte. Elle souffre de la maladie de Stargardt, une dégénérescence de l'œil. Le verdict est sans appel : elle va perdre la vue. Marla doit arrêter le foot, qu'elle pratiquait avec assiduité : elle ne voit plus le ballon. Mais pas question de stopper le sport pour autant. Elle se lance dans l'athlétisme avec une incroyable volonté. Elle apprend à se situer dans l'espace et réalise rapidement des performances remarquables. Au point qu'elle participe en 1992 aux Jeux paralympiques de Barcelone et remporte l'or sur 100, 200, 400 mètres et sur le saut en hauteur !

En 1996, à Atlanta, elle enlève le concours d'heptathlon. Mais ça ne suffit pas à cette compétitrice hors norme. Son rêve : courir avec les athlètes valides. Objectif, Sydney ! Elle s'adapte aux courses avec les voyants. Après des heures d'entraînement, le résultat est là : elle parvient à se qualifier pour la grande finale du 1 500 mètres. Personne avant elle n'avait réussi à passer du paralympique à l'olympique. Marla Runyan a gagné son pari. Ses yeux bleus étincelants brillent au firmament du sport.

SA HUITIÈME PLACE VALAIT DE L'OR

Finale du 1 500 mètres femmes aux J.O. de Sydney, en l'an 2000. Au terme d'une course mouvementée, l'Algérienne Nouria Mérah-Bénida franchit la ligne d'arrivée en tête. Ivre de bonheur, l'athlète se drape du drapeau algérien et se lance dans un vibrant tour d'honneur. Loin de l'agitation, l'Américaine Marla Runyan, qui a terminé huitième, reprend son souffle en marchant sur le

HISTOIRES
VRAIES

A cause de ses jambes interminables et fines comme les pattes d'un insecte, Wilma Rudolph était surnommée le « moustique ».



PRESE SPORTS

POUR COURIR, ELLE A DÛ APPRENDRE À MARCHER

Quand elle gagne, une joie intense illumine son visage. Et Wilma Rudolph gagne toujours. En 1960, aux J.O. de Rome, la sprinteuse américaine d'à peine 20 ans rayonne sur la compétition. Imbattable, elle balaye les records du monde et orne son cou de trois médailles d'or, en 100, 200 et 4 x 100 mètres. Un exploit inédit chez les athlètes féminines ! Sur les podiums, son sourire éclatant irradie les foules. Pourtant, derrière ce visage lumineux se cache une terrible douleur. Wilma est une miraculée. Vingtième d'une famille de 22 enfants, elle a eu son lot de malheurs. La maladie la guettait dès le berceau. Une double pneumonie a accompagné son premier souffle. Sa peau a été ravagée par la scarlatine. Surtout, la poliomyélite, virus mortel qui provoque des paralysies, a martyrisé son corps. Les médecins ne donnaient pas cher de ce petit être souffreteux. Mais l'amour de sa famille lui a permis de résister. Wilma, équipée d'une attelle, a réussi à marcher, ce qui était déjà une victoire. Mais ses déplacements restaient limités, maladroits. Jusqu'à ce jour de 1951... Ce matin-là, Wilma sent que quelque chose a changé. Son attelle, lourd dispositif de bois et de métal, la gêne. Elle décide de l'enlever. Puis d'un pas hésitant, elle se met en mouvement. Lentement. Puis plus vite. Et soudain, d'une foulée sûre, ample et naturelle, elle court. Comme une fusée ! Dans les rues de sa ville, ce sont des cris de joie qui accompagnent la jeune fille. Wilma Rudolph a 11 ans. Et elle ne s'arrêtera plus jamais de courir. Jusqu'à Rome et son sacre doré.

HISTOIRES
VRAIES

Publié par Tribune de Genève (<http://www.tdg.ch>)

PORTRAITS | Leurs échoppes sont mini et leur clientèle fidèle. Portraits croisés d'artisans à l'ancienne.

JÉRÔME ESTÈBE | 01.06.2010 | 00:00

La petite dame grimace en désignant deux souliers qui en ont vu d'autres. «Ils me les ont ressemelés je ne sais comment. Il y a des clous qui me rentrent dans les talons à chaque pas.» Le cordonnier sourit, se saisit des tatanes et leur rectifie le profil en deux coups de marteau. Non, la dame n'a rien à payer. Elle file, ravie, laissant sa place à un papa dont la fille a un spectacle de cirque. Euh... ce soir. Or, l'un des godillots de la gamine baille démesurément. Le cordonnier sourit. Oui, ce sera prêt à 15 h. Le client suivant a mal à sa ceinture, celui d'après à ses mocassins. Le cordonnier sourit. Tout ira bien.

Ça se passe comme ça à la Cordonnerie des Banques. Un va-et-vient quasi vaudevillesque. C'est que la boutique ne peut accueillir deux personnes à la fois. Minuscule, la boutique: 18 m2. Et encombrée d'une énorme machine à coudre, une Singer archivintage mais encore vaillante. «Elle a au moins 200 ans, je l'ai trouvée là quand je suis arrivé», assure Alberto Pereira, grosse moustache et carrure balèze, qui ressemelle ici depuis dix ans. «Au début, je passais mes journées à attendre, raconte-t-il. Puis les gens des banques sont venus. C'est une bonne clientèle. Et donc de la belle marchandise à travailler.»

A l'heure où le petit artisanat tousse et les cordonneries franchisées triomphent, on les pensait déprimés, ces réparateurs de tatanes indépendants, dans leurs échoppes de poche. Ben, pas du tout. «Les affaires restent à peu près stables», assure Salvatore Calleri, blouse rouge, fine moustache et chaîne en or, installé depuis vingt-sept ans dans une toute petite arcade de la rue De-Monthoux. «Le seul souci, c'est un peu la chaussure. La qualité baisse. Aujourd'hui, on ne fait plus réparer; on jette. A moins de se sentir trop bien dedans.»

Pompe modeste ou classe

Figure du quartier, prompt à tailler le bout de gras et à siffler l'expresso, Salvatore a deux clientèles: les voisins pâquisards et le peuple des grands hôtels.

Entendez qu'il retape la pompe classe comme la pompe modeste. «Le talon haut revient. Et il casse», raconte l'artisan, en désignant des escarpins alignés comme à la parade. Comme ses collègues, il refait les clefs aussi. «Un petit volume d'activité, mais pas négligeable.» Pas



© OLIVIER VOGELSANG | Antonio Martinez, réparations et tableaux au cirage à la Cordonnerie Vallin.

trop à l'étroit dans son minilocal? «Non. Il faut simplement s'organiser.»

Peintures au cirage

Antonio Martinez, lui, rêve de pousser les murs. Sa Cordonnerie Valin, dans la rue du même nom, n'excède pas une vingtaine de mètres carrés. Exiguë, il va sans dire. «J'aimerais bien exposer plus de tableaux», soupire-t-il. C'est qu'Antonio n'est pas seulement cordonnier mais aussi cordonnier artiste. «Je peins avec du cirage», explique-t-il, en désignant un portrait de cocker à l'air affable. Au cirage, vraiment? «Oui, je mélange les coloris puis je travaille avec les doigts.»

Quand il ne peint pas, donc, Antonio aiguise, cloue, colle et coud. Teint, ressemelle et assouplit la galoche revêche. «A vrai dire, je répare tout ce qu'on me donne: portefeuilles, sacs, ceinturons, parapluies... Il y a onze ans, quand je me suis installé, je gagnais 10 francs les bons jours, sourit-il. Puis le bouche à oreille a fonctionné. Heureusement.»

«C'est évident que le métier me sert d'inspiration, note-t-il, en dégainant une nature morte de souliers en clair-obscur. Voyez, sur ce dessin-là, j'ai représenté un flacon d'huile pour graisser la machine et un spray pour cuir.» Puissamment réaliste. Et éventuellement à vendre à la Cordonnerie Vallin, 20 m2 d'art pictural et de savoir-faire artisanal.

Actu Genève

Source URL (Extrait le 17.02.2011 - 13:30): <http://www.tdg.ch/geneve/actu/p-tit-cordonnier-2010-05-31>

Publié par Tribune de Genève (<http://www.tdg.ch>)

PORTRAIT | Il sort aujourd'hui un 2e album et devient une icône pour les mômes de son quartier.



© PIERRE ALBOUY | 1Kredul, alias Fred, avec ses comparses de la première heure, dans leur salle de répétition, prêtée par la Mairie quelques heures par semaine.

ISABEL JAN-HESS | 22.05.2010 | 00:00

«Faut pas croire que tous les jeunes d'Onex sont des voyous, s'insurge Fred Vansende, alias 1Kredul, chanteur de rap en plein essor. Il y a, comme partout, quelques ados qui font n'importe quoi, mais cette stigmatisation de tous les jeunes me révolte.» Une révolte que l'on retrouve dans les textes de ce rappeur de 21 ans qui a grandi au cœur de cette cité d'Onex.

A l'heure où plusieurs initiatives ont été lancées pour tenter d'endiguer un phénomène croissant de vandalisme, Fred reste sceptique. «Les jeunes sont dans la rue parce qu'il n'y a rien d'autre ici. A Lancy, par exemple, la Mairie a ouvert des locaux autogérés. C'est bien que les autorités organisent des médiations entre les habitants et les jeunes, mais il faut que ça aboutisse sur quelque chose de concret. Pas juste brasser de l'air avant les élections. Il y a beaucoup de mômes qui grandissent ici.»

Breakdance dans les allées

Casquette large, t-shirt et short décontractés, ce «grand» au regard doux ne tarit pas d'éloges sur «sa» cité. «C'est le seul endroit où je me sens vraiment chez moi. Le quartier vit par son métissage. Ici, je n'ai pas un seul copain 100% suisse. Moi-même je suis Suisse et Congolais. On vit tous ensemble. Bien sur il y a des embrouilles parfois, mais comme partout. Et surtout, n'oubliez pas qu'on a bâti une cité exemplaire il y a cinquante ans et qu'aujourd'hui

il y a un cas social à chaque étage de nos immeubles. Et ça, oui, ça pose des problèmes. Mais pas les jeunes ni les étrangers.»

Fred se souvient de ses premiers pas de danse avec son frère Julien dans les allées d'immeubles. «J'ai commencé le break à 12-13 ans, mais je n'étais vraiment pas doué.» Eclat de rire général de ses comparses. «J'ai rapidement eu envie d'écrire. D'abord je le faisais en cachette, tout seul chez moi. Je parlais de la cité, des gens, de ma vie. Je faisais des voix, tout seul dans mon coin. Et puis un jour j'ai eu envie de me lancer.» Sa première visite en studio tourne au vinaigre. «C'était affreux, je suis parti en claquant la porte, je n'arrivais pas à me détendre.» Mais le jeune homme obstiné y revient avec ses comparses et enregistre un premier album en 2009. «On l'a d'abord distribué comme ça, dans la rue. Et on nous en a redemandé.» Depuis, 1Kredul enchaîne les concerts et de premières parties de groupes ou d'artistes connus comme Tunisiano ou, mercredi dernier, Section d'Assaut au Théâtre du Léman.

Son succès, Fred l'a bâti tout seul, ou plutôt avec ses potes, mais sans aucun soutien public. «On a tout financé. On s'est débrouillé par nos propres moyens. On a réussi à faire quelques clips caméra au poing et on a tout mixé nous-mêmes.» Les rappeurs onésiens ont, en effet, collectionné les fins de non-recevoir lorsqu'ils tentaient de glaner quelques subventions. «On entend toujours dire qu'il faut aider les jeunes, mais quand on en avait besoin, il n'y avait personne.»

Le jeune homme se souvient des soirées passées à remplir des formulaires. «On a passé une nuit à recopier les textes pour présenter un superdossier au DIP. On a sollicité la commune et d'autres fonds, mais à chaque fois: n'iet.» En 2009, à la sortie de sa première galette, Fred suivait le Collège du soir, travaillait la journée et enregistrait le soir. «Depuis septembre je distribue le courrier à La Poste. Je me lève à 5 h. Ce n'est pas toujours facile avec les répétitions, mais ça vaut le coup.» Pour les plus jeunes, 1Kredul est devenu l'icône de la cité. Il est «celui qui a réussi».

Actu Genève 1Kredul rappeur genevois

Source URL (Extrait le 17.02.2011 - 13:31): <http://www.tdg.ch/geneve/actu/rappeur-1kredul-inspire-metissage-cite-onex-2010-05-21>